

Présidentielle J-24 : la campagne vue par l'écrivain Lorette Nobécourt

Jusqu'au 22 avril, Télérama.fr publie le journal de campagne de cent personnalités du monde culturel. Aujourd'hui, l'écrivain Lorette Nobécourt.

Publié le 29 mars 2012 à 06h00 | Mis à jour le 08 décembre 2020 à 04h48

Lire dans l'application

Il y a neuf ans, jour pour jour, le journal *Libération* m'avait demandé de commenter l'actualité de la semaine. Dès le premier paragraphe du texte, paru le 29 mars 2003, je précisais que je ne lisais pas la presse, ne possédait pas de télévision ni n'écoutait la radio. C'est toujours vrai aujourd'hui. Je ne suis pas sensible aux goûts du siècle. Et si je me tiens en retrait de ce que l'on nomme le monde, c'est qu'en vérité ces choses sont sans intérêt pour l'être que je ne cesse de devenir. Ces passions humaines ne me concernent plus. Car être absolument ici, c'est être définitivement ailleurs. Ainsi, d'autres affaires m'appellent plus loin.

Cependant...

Il y a neuf ans, la guerre se déployait en Irak. « *Je sais bien qu'il y a la guerre, écrivais-je alors. De celle-là qui a lieu en Irak, je n'ai rien à dire. Elle m'est réellement indifférente. De celle qui se mène, invisible, pour la vie vivante, je pourrais dire ceci : elle n'autorise aucun répit. C'est la mienne.* » Et plus loin : « *La certitude de vaincre est déjà la promesse de la défaite.* »

Aujourd'hui, c'est la campagne présidentielle française. Je n'ai rien à en dire. Elle m'est réellement indifférente. De celle qui se mène, invisible, pour la vie vivante, je pourrais dire ceci : elle n'autorise aucun répit. C'est toujours la mienne. Je la mènerai jusqu'à ma mort. Et au-delà.

29 mars 2003-29 mars 2012. Neuf ans. Qu'est-ce qui a changé ? Il y a neuf cents ans, nous en étions déjà là :

« Cette période contient des gouverneurs qui fabriquent contre eux-mêmes une grande noirceur de tristesse et se roulent dans la boue de l'impureté », écrit Hildegarde de Bingen. Si clairvoyante Hildegarde. « Leur bouche n'est qu'un sac à bruits... »

« Combien de temps supporterons-nous et tolérerons-nous ces loups rapaces qui devraient nous guérir et qui ne le font pas ? Parce qu'ils détiennent le pouvoir de la parole qui lie et qui délie, ils s'emparent de tout, comme des bêtes féroces. Leurs crimes s'abattent sur nous [...] car ils ne clament plus ce qui est juste, ils détruisent la loi, comme les loups dévorent les agneaux. [...] Leurs ministères nous apportent pauvreté et indigence : ils se souillent comme ils nous souillent. Jugeons-les donc [...] Il faut agir si nous ne voulons pas périr, car s'ils persévèrent, ils soumettront et perturberont le pays tout entier. »

« Nous, les princes, nous avons été placés au-dessus d'eux ! »

En effet, nous sommes des princes. A chaque fois que nous nous souvenons que nous vivons pour la vie. Il n'existe qu'une seule façon de gouverner dignement les royaumes que nous sommes : celle de servir cette vie, soit en soi ce qui est plus grand que soi. Notre époque, comme toutes les autres, l'oublie. La sottise élevée au rang d'intelligence, la vulgarité à celui d'élégance, l'absolue idolâtrie de l'argent organisent le saccage du monde. Cet honneur et cette charge que représente la responsabilité de gouverner un pays, les maîtres trompeurs s'y sont dérochés.

« *Vain est l'homme qui s'en va dans l'image* » dit la Bible. Il n'y a plus d'hommes, il n'y a que des images. Des hommes vains ; pris dans les rets de l'économie marchande. C'est l'un d'entre eux que nous sommes condamnés à élire. C'est là notre humiliation ordinaire. Or, il arrive que la dignité naisse de l'humiliation même qui la nie. En ces heures de saccage où les porcs règnent en rois, la possibilité d'exercer notre choix est la seule dignité qu'il nous reste. L'une des façons de nous souvenir que nous vivons pour la vie, que nous sommes des princes.

Et ainsi, aujourd'hui comme il y a neuf cents ans, « *les hommes libres rendront hommage à leur liberté, et les serviles retrouveront la soumission d'antan* ». Hildegarde le savait déjà.

Il y a neuf ans, j'achevais mon texte par quelques vers du poète Yazuki. Je n'ai

pas trouvé de réponse plus nouvelle ni plus politique, depuis lors, que celle de la poésie. Je ne fais, au fur et à mesure des années, que m'enfoncer en elle.

à R. B.

Les chiens romantiques
Ont été entraînés à tuer
Et nous sommes devenus
Aussi invisibles
Dans la nuit noire
Que des chauves-souris noires

Tu m'accompagnes
Sur cette route
Que nous avons empruntée
Ensemble/Séparément
Depuis des siècles

Sans jamais
Arriver
Nulle part
Que là
D'où nous étions partis

Lorette Nobécourt est née à Paris, en 1968. Elle est l'auteur d'une dizaine de livres. Son dernier roman Grâce leur soit rendue a été publié aux éditions Grasset en septembre 2011.